

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019 (Saanenland, Suisse). 3 concerts les 25, 26 et 27 juillet : Bertrand Chamayou et Sol Gabetta.

**GSTAAD MENUHIN FESTIVAL (Suisse). 3
concerts des 25, 26, 27 juillet : Bertrand
Chamayou et Sol Gabetta. 3 concerts à ne
pas manquer à Saanen et Rougemont, jeudi
25, vendredi 26 et samedi 27 juillet 2019.**

En vedettes, le pianiste **Bertrand Chamayou**
et la violoncelliste **Sol Gabetta** dans un premier programme
dédié au « violoncelle française » (Gala musique de chambre,
jeudi 25 juillet 2019, 19h30 église de Saanen), puis vendredi
26 juillet à l'église de Rougemont, 19h30 (récital de Bertrand
Chamayou interprète de Saint-Saëns) ; enfin samedi 27 juillet
à 19h30, récital lyrique par Patricia Petibon en mozartienne
hallucinée / nante, dans l'église légendaire de Saanen (là
même ou joua le fondateur Yehudi Menuhin dès les débuts du
festival en 1957)... **Festival majeur en Suisse (Saanenland),
[jusqu'au 6 septembre 2019](#)**



PARIS

18 JUILLET - 6 SEPTEMBRE 2019

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019

GSTAAD
MENUHIN
FESTIVAL
& ACADEMY



Jeudi 25 juillet 2019
19h30, Eglise de Saanen
GALA Musique de chambre
Le violoncelle français – Semaine française I
Sol Gabetta, violoncelle & Bertrand Chamayou, piano
Artist in Residence 2019

Claude Debussy (1862-1918)
Sonate pour violoncelle CD 144

Francis Poulenc (1899-1963)
Sonate pour violoncelle FP 143

– Pause –

Frédéric Chopin (1810-1849)
Sonate pour violoncelle en sol mineur op. 65

Polonais ou Français? Tout le monde s'arrache l'héritage de Frédéric Chopin. Mais le musicien ne serait sans doute pas devenu le génie que l'on connaît sans la double empreinte de la terre polonaise et des salons parisiens. Avec sa Sonate pour violoncelle dédiée au virtuose Auguste-Joseph Franchomme, il réalise l'un des rares pas de côté de sa carrière par rapport à l'omniprésent piano.

Une œuvre qui s'accorde idéalement avec les sonates de Debussy et de Poulenc, qui nous font avancer chacune d'un demi-siècle environ et nous placent à leur tour face à l'évidence du génie. Prenez Poulenc, qui déclare à qui veut l'entendre son malaise face aux instruments à cordes et offre pourtant à Pierre Fournier en 1948 l'une des sonates les plus jubilatoires jamais écrites pour le violoncelle.

RESERVEZ

<https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/gala-musique-de-chambre-25-07-19>



Sol Gabetta (DR)

Vendredi 26 juillet 2019
19h30, Eglise de Rougemont
Musique de chambre

L'univers Saint-Saëns – Semaine française II

Bertrand Chamayou, piano
Artist in Residence 2019

On ne peut rêver programme mieux conçu pour témoigner de cet «esprit français» à la fois si familier – synonyme de grâce, de finesse, de légèreté – et si difficile à définir, pour la bonne et simple raison qu'il n'est pas un mais multiple. Camille Saint-Saëns en est une belle incarnation, auteur de pages tout à la fois si françaises et si... classiques! Et qui de mieux pour le servir que le pianiste Bertrand Chamayou, «artiste en résidence» de cette cuvée 2019 du Gstaad Menuhin

Festival, que l'on a pu apprécier à plusieurs reprises déjà – dans Schubert revisité par Liszt en 2014, et dans Ravel en 2016.

Robert Schumann (1810-1856)

Blumenstück op. 19

Carnaval op. 9

– Pause –

Maurice Ravel (1875-1937)

«Miroirs», 5 pièces pour piano M. 43

Camille Saint-Saëns (1835-1921)

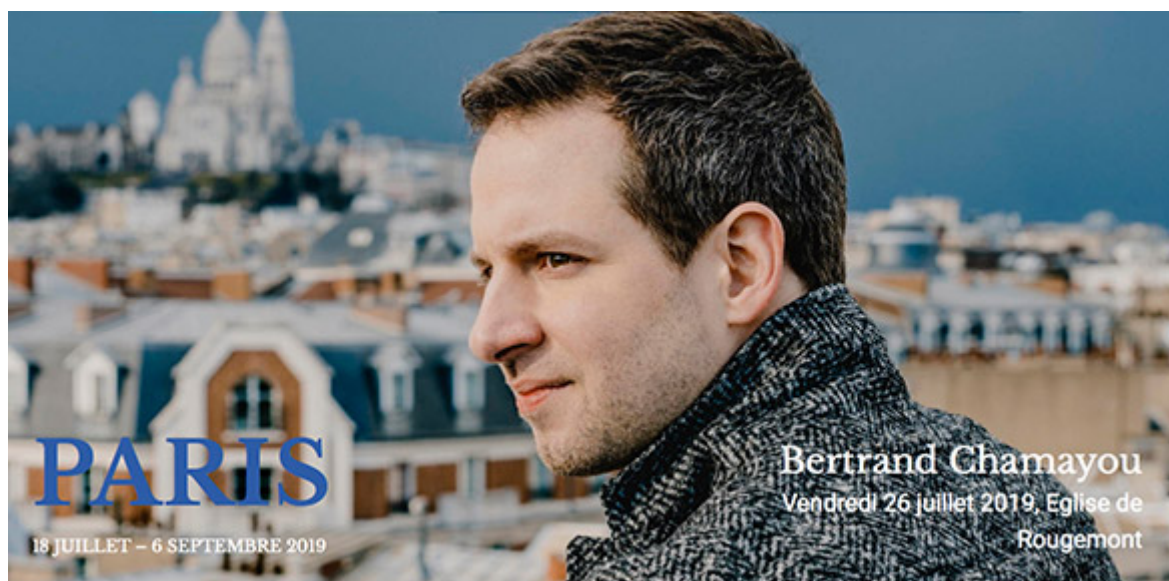
«Les Cloches de Las Palmas», étude op. 111 n° 4

Mazurkas n° 2 op. 24 & n° 3 op. 66

«En forme de valse», étude op. 52 n° 6

RESERVEZ

<https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/musique-de-chambre-26-07-19>



Samedi 27 juillet 2019

19h30, Eglise de Saanen

GALA Concert orchestral

Mozart (et Figaro) à Paris I

Patricia Petibon, soprano / La Cetra Barockorchester Basel

Karel Valter, direction

C'est l'une des voix les plus pétillantes du répertoire. Si elle s'est fait connaître dans le répertoire baroque à la fin des années 1990, elle a prouvé depuis qu'elle est à l'aise également dans Mozart, Poulenc, la Lulu d'Alban Berg et même... Edith Piaf (qu'elle chante en 2018 dans Alchimia, l'ultime création de son défunt mari Didier Lockwood).

Véritable star du classique, égérie de la Deutsche Grammophon depuis 2008, Patricia Petibon est de passage à Saanen avec le sourire de Figaro... et de ses dames! Ainsi qu'avec le trop rare chevalier Gluck, le plus français des compositeurs allemands.

Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)

Ouverture de l'opéra «Le nozze di Figaro» K. 492

Cavatine de Barbarina «L'ho perduta... me meschina!» extraite de l'opéra «Le nozze di Figaro»

Air de la Comtesse «Porgi amor» extrait de l'opéra «Le nozze di Figaro»

Ouverture de l'opéra «Mitridate, re di Ponto» K. 87/74a

«Alma grande e nobil core», air pour soprano et orchestre K. 578

«Nel grave tormento», air d'Aspasia extrait de l'opéra «Mitridate, re di Ponto» K. 87

Christoph Willibald Gluck (1714-1787)

Introduction et Chaconne de l'opéra «Paride ed Elena» (3e acte, Finale)

«Ah! Si la liberté me doit être ravie», air extrait de l'opéra «Armide», (3e acte)

«Non, cet affreux devoir je ne puis le remplir» & «Je t'implore et je tremble, ô déesse implacable», airs extraits de l'opéra «Iphigénie en Tauride»

– Pause –

Joseph Martin Kraus (1756-1792)

Symphonie en ut mineur VB 142

Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)

«Fra i pensier più funesti di morte», air de Giunia extrait de l'opéra «Lucio Silla» K. 135

Christoph Willibald Gluck (1714-1787)

Air d'Alceste «Divinités du Styx» extrait de l'opéra «Alceste»

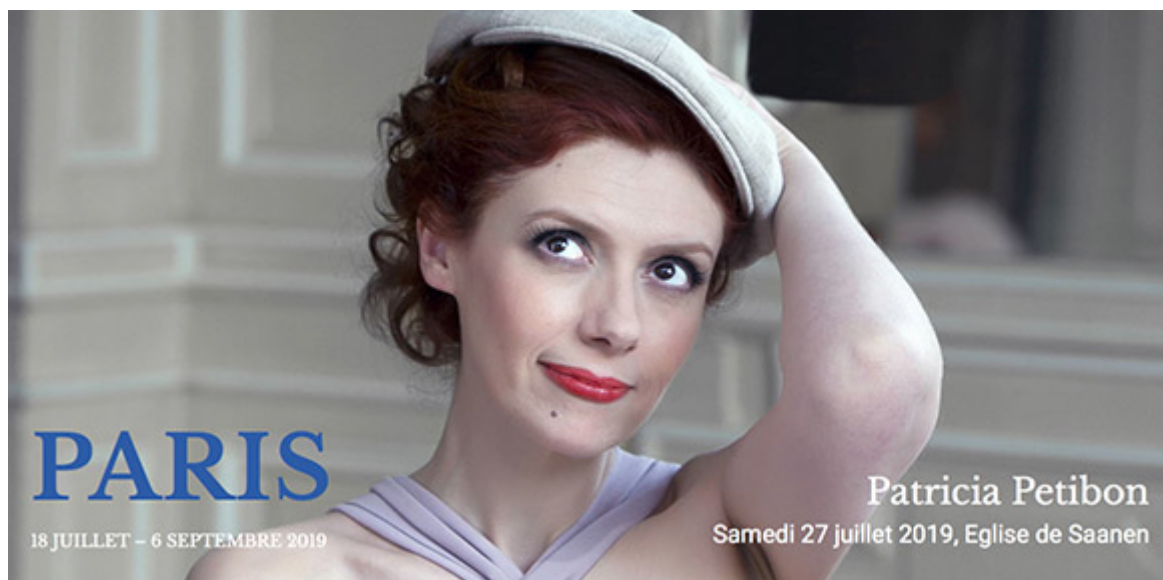
Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)

Ouverture de l'opéra «Idomeneo» K. 366

«Oh Smania!... D'Oreste, d'Aciace», scène d'Elettra et air extraits de l'opéra «Idomeneo»

RESERVEZ

<https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/gala-concert-orchestral-27-07-19>



MENUHIN GSTAAD Festival 2019 (Suisse), LOCATION OUVERTE. Le premier festival musical estival en Suisse (à Saanen et à Gstaad là même où Yehudi Menuhin avait repéré des lieux propices à la musique et aux concerts) ouvre sa billetterie : il est enfin possible de réserver ses places, ce pour tous les concerts de **l'édition 2019** : une foison de programmes servis par les meilleurs artistes et interprètes de la scène actuelle :



PARIS

18 JUILLET – 6 SEPTEMBRE 2019

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019

chefs, pianistes, chanteurs, orchestres... **Le 63^e festival Menuhin** allie comme à son habitude l'excellence et aussi l'audace, sans omettre aux côtés de l'équilibre de ses propositions, la sensibilisation du classique à tous les publics.

PARIS, JE T'AIME !! Le programme détaillé de l'ensemble des concerts du **63^e Gstaad Menuhin Festival** est désormais en ligne : assurez-vous les meilleurs places en réservant [directement sur le site du Menuhin Gstaad Festival 2019](#), ou par téléphone au 033 748 81 82.

Du 18 juillet au 6 septembre 2019 : 60 CONCERTS à l'affiche pendant presque 2 mois. Les concerts ont lieu dans les églises du canton (écrins intimistes du Saanenland), ou sous la tente à Gstaad, ample vaisseau réservé aux grandes célébrations symphoniques, opératiques, événementielles... Il y a pour tous les goûts à Gstaad chaque été.

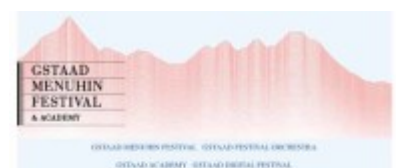
**Le GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019
fête PARIS !**





MOISSON DE TEMPERAMENTS... Cette année le Festival suisse fête **PARIS**, son thème fédérateur. De nombreux artistes français sont présents mais pas seulement :

L'église de Saanen accueille cette année Hervé Niquet et son Concert Spirituel dans le «Te Deum» de Charpentier (20.7), Sol Gabetta dans le 2e Concerto de Saint-Saëns (21.7), Patricia Petibon dans des airs de Mozart et de Gluck (27.7), l'organiste de Notre-Dame de Paris Olivier Latry (28.7), le trompettiste Gábor Boldoczki (29.7), Andreas Ottensamer et Yuja Wang en duo (31.7), Fazil Say dans



PARIS

18 JUILLET - 6 SEPTEMBRE 2019

LA LOCATION EST OUVERTE POUR TOUS LES CONCERTS!

Le programme détaillé de l'ensemble des concerts du 48e Gstaad Menuhin Festival est disponible en ligne: ne perdez pas un instant, réservez vous les meilleures places en réservant directement sur notre site ou par téléphone au 033 748 81 82.



L'intimité magique des concerts dans les églises

le «Clair de lune» de Debussy (2.8), Ute Lemper dans des chansons françaises et de cabaret (10.8), Bertrand Chamayou dans le 23e Concerto de Mozart (11.8), Cecilia Bartoli (23.8) ou encore Hilary Hahn dans les deux concertos pour violon de Bach avec la Deutsche Kammerphilharmonie Bremen (29.8). On pourra entendre sinon David Guerrier à Château-d'Œx (22.7), Nuria Rial (5.8), Isabelle Faust (9.8), L'Arpeggiata (15.8) et Maurice Steger (4.9) à Zweisimmen, l'Ensemble Janoska et Biréli Lagrène (8.8), Christophe Rousset (20.8) et Francesco Piemontesi (26.8) à Rougemont, le Quatuor Chiaroscuro (23.7) et Christian Bezuidenhout (27.8) à Lauenen. Quelques-uns parmi les plus de 60 concerts proposés en 2019...



FOCUS GRANDES FORMATIONS :Vous préférez les grands effectifs? Réservez aussi vos soirées sous la Tente de Gstaad avec **Seong-Jin Cho** et **Manfred Honeck** dans «L'Empereur» de Beethoven et la «Pathétique» de Tchaïkovski (17.8), «Carmen» en version de concert (24.8), **Vilde Frang** dans Bruch (25.8), Gautier Capuçon et **Mikko Franck** dans Haydn et la «Symphonie fantastique» de

Berlioz (31.8), **Klaus Florian Vogt** dans Wagner (1.9), **Yuja Wang** et **Myung-Whun Chung** dans le 3e Concerto de Rachmaninov (6.9), qui sont en vente depuis le 20 décembre déjà!



Depuis 2 ans, le **GSTAAD Menuhin Festival** enrichit [son offre numérique](#) proposant à la relecture et au visionnage permanent, de nombreux contenus vidéos, au sein de son offre « **GSTAAD**

DIGITAL FESTIVAL » – Actuellement, [reportage sur l'un des lauréats de l'Académie de direction d'orchestre, organisée chaque été sous la tente / le jeune maestro Joseph Bastian, lauréat du Neeme Järvi 2016 explique le fonctionnement de la «Gstaad Conducting Academy»](#)

RESERVEZ VOS PLACES



directement sur le site du **63è MENUHIN GSTAAD FESTIVAL** :

<https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/edition-2019>



PARIS

18 JUILLET – 6 SEPTEMBRE 2019

LA LOCATION EST OUVERTE POUR TOUS LES CONCERTS!

Le programme détaillé de l'ensemble des concerts du 63e Gstaad Menuhin Festival est désormais [en ligne](#): ne perdez pas un instant, assurez-vous les meilleurs places en réservant directement sur [notre site](#) ou par téléphone au 033 748 81 82.



L'intimité magique des concerts dans les églises

et aussi les concerts symphoniques spectaculaires sous la tente de Gstaad...

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY 2019 : LIVESTREAM à 15h aujourd'hui : masterclass d'ANDRAS SCHIFF

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY 2019 : LIVESTREAM à 15h aujourd'hui : masterclass d'ANDRAS SCHIFF. LIVESTREAM ! Le GSTAAD MENUHIN FESTIVAL développe ses contenus digitaux et dévoile des sessions inédites en exclusivité sur la toile... Visionnez aujourd'hui en direct la masterclass de Sir Andras Schiff depuis [la plateforme Gstaad Digital Festival à partir de 15h](#). Cette masterclass fait partie des nombreux ateliers pédagogiques que propose le **GSTAAD MENUHIN FESTIVAL** (7 académies au total dont une exceptionnel académie de direction d'orchestre, – session unique en Europe chaque été).



GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY 2019
63e édition

18 juillet - 6 septembre 2019
"PARIS"

LIVESTREAM !

[Visionnez aujourd'hui en direct la masterclass de Sir Andras Schiff depuis la plateforme Gstaad Digital Festival à partir de 15h](#)



**Masterclass Sir András Schiff en
direct à partir de 15h le 22 juillet**

Paris en plein coeur du Saanenland avec plus de 75 concerts et des artistes d'exception !

CONNECTEZ-VOUS pour la **Master class d'Andras Schiff** au **GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019** :

<https://www.gstaaddigitalfestival.ch/fr/video/masterclass-live>
[/](#)

CONCERTS FILMES et DIFFUSÉS en 2019 :

Concerts filmés en 2019 et retransmis sur le site du [GSTAAD MENUHIN Festival](#) :

Programme indicatif à confirmer sur le site du Festival d'ici là

21.7 : Masterclass d'Andras Schiff puis concert création Parfum et musique (Sol Gabetta)

2.8 : *Clair de lune* (Fazıl Say)

3.8 : *La Truite* (Sol Gabetta & Bertrand Chamayou)

3.8 : *Nocturne aux chandelles* (Jean Rondeau)

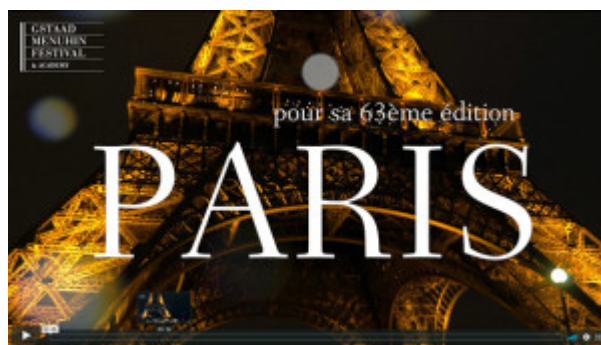
10.8 : *Cabaret & Chansons* (Ute Lemper)



L'édition 2019 met Paris en plein coeur du Saanenland avec plus de 75 concerts et des artistes d'exception !

UN PEU D'HISTOIRE... Yehudi Menuhin, « violon du siècle », avait eu le coup de foudre pour le Saanenland et fonde le festival en 1957. Le public répond chaque année plus nombreux, séduit par l'extrême variété des affiches proposées mais également par le charme des lieux de concerts – en particulier les églises pittoresques, au charme rustique montagnard, propices à un partage musical en toute intimité – et par un cadre naturel à couper le souffle, entre le vert chaleureux des pâturages, le bleu profond des lacs de montagne et le gris majestueux des cimes alpines... un panorama qui aura inspiré nombre de compositeurs de Brahms, Mahler à Richard Strauss.

Après un voyage passionnant dans les Alpes (édition de l'année dernière), le Gstaad Menuhin Festival met le cap sur la ville Lumière, la cité qui est une fête permanente. Et pas n'importe quelle ville : Paris,

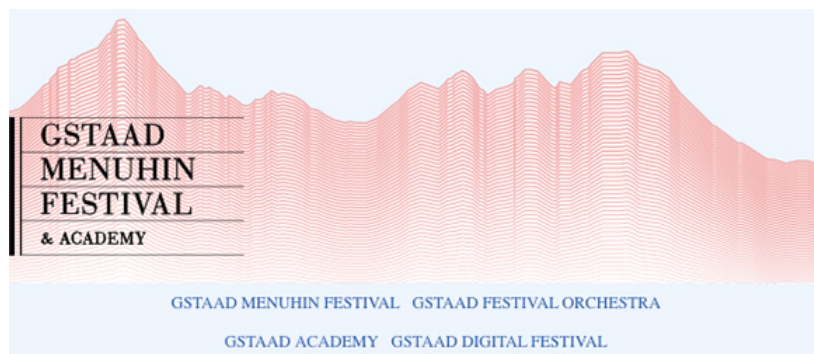


la « Ville Lumière », capitale la plus visitée de la planète. Une cité de goût et de culture, fer de lance de la musique française, évoquée par les chefs-d'oeuvre qui ont vu le jour sur son sol à travers les siècles – de l'Ecole de Notre-Dame jusqu'à Tristan Murail, à qui le festival a passé commande -, mais aussi par les artistes qui font aujourd'hui briller les couleurs de la France de par le monde, à l'image du pianiste Bertrand Chamayou, « Artiste en résidence 2019 », de l'organiste de Notre-Dame Olivier Latry, de Patricia Petibon ou de l'Orchestre Philharmonique de Radio-France avec Mikko Franck et de l'Orchestre National de Lyon, animateurs de deux grandes soirées sous la tente de Gstaad.

LIRE aussi notre [présentation « PARIS, 63è GSTAAD MENUHIN FESTIVAL »](#)

VOIR notre [TEASER VIDEO « PARIS, 63è GSTAAD MENUHIN FESTIVAL »](#)

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY 2019
18 juillet – 6 septembre 2019
« PARIS »



PARIS

18 JUILLET – 6 SEPTEMBRE 2019

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019



PARIS

18 JUILLET – 6 SEPTEMBRE 2019

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019

[Entretien avec Christoph Muller, intendant et directeur artistique du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL](#), premier festival de musique classique chaque été en Suisse. Le festival est devenu depuis la direction de Christoph Muller, une “grosse machine”, un événement incontournable dans le paysage musical alpin, qui pourtant a

su garder sa dimension humaine comme maintenir très haute son exigence artistique. **PARIS** est à l'honneur cet été à GSTAAD en 2019. Avec plus de 60 concerts, des programmes prometteurs dont plusieurs inédits et des créations, la présence d'artistes parmi les plus passionnants de la scène musicale actuelle, GSTAAD, chaque été, réalise une affiche incontournable, **du 18 juillet au 6 sept 2019**. Voici les points forts d'une édition désormais très attendue et à très fort potentiel, au regard de la diversité et de l'équilibre de ses choix artistiques. **Christoph Muller** nous présente la nouvelle édition 2019 du GSTAAD MENUHIN festival & academy...



COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE,

Cour des Hospices. Le 19 juillet 2019. HAENDEL : SERSE. Vendittelli, Zasso, Galou, Labin, Dantone



COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, Cour des Hospices. Le 19 juillet 2019. HAENDEL : SERSE. Vendittelli, Zasso, Galou, Labin, Dantone. Après [un magnifique Saül \(Alarcon\), Beaune poursuit avec bonheur son cycle Haendel](#). Dans le droit fil de Cavalli, pour lequel avait été écrit le premier livret original de Serse, avec cette union constante du grave et du

comique, après Bononcini, Haendel nous livre son ultime opéra, avant de renoncer au genre pour se consacrer exclusivement à l'oratorio. Les coupes permettent de faire l'économie des chœurs, de la trompette et des cors, mais nous privent des accents victorieux des troupes d'Amastre, de la tempête sur l'Hellespont, enfin de la solennité des prêtres lors des mariages qui concluent (le chœur final, splendide est chanté par les seuls solistes). C'est toute une dimension de l'ouvrage qui disparaît : si l'action dramatique n'en pâtit pas, la dimension musicale et scénique s'en trouve modifiée. Comme c'est à une simple mise en espace que nous assistons, oublions... Depuis Kubelik, impénétrable à l'humour, les grandes versions se succèdent où les Serse féminins rivalisent (Piau, Genaux, Arquez...). L'auditeur non-initié s'étonnera de voir dilués les notions de genre, ce qui ne gênait personne au XVIIIe siècle : Serse est chanté par une voix de femme, physiquement très féminine, le créateur ayant été l'un des castrats les plus célèbres, Caffarelli ; Arsamene, son frère, est certes chanté par un homme, mais c'est un haute-contre ;

Amastre, fiancée délaissée du roi, se fait passer pour un soldat, barbiche et manteau aidant...

L'intrigue est d'une rare complexité et il serait vain de vouloir la résumer ici. Disons simplement que le roi a jeté son dévolu sur celle qu'aime son frère, et dont la sœur n'a d'yeux que pour Serse. L'ouvrage est intitulé « *dramma per musica* », comme il est courant à l'époque pour désigner les opéras sérieux. Cher au pays de Shakespeare, le mélange des genres, hérité de Cavalli, permet la plus grande diversité d'expression : du pathétique au bouffe, qui se marient sans peine. Illustration : Ottavio Dantone (DR)

Frères et sœurs rivaux en amour



De l'ouvrage, maintenant bien connu, n'a longtemps survécu que le célèbre « *Ombra mai fiù* », prétendu « *largo* », dont les interprétations galvaudées ont détourné le sens. Nous le retrouverons après une ouverture énergique, contrastée, suivie d'une gigue dont le caractère dansant est manifeste. Le *larghetto* est pris quelque peu retenu – comme le public l'a dans l'oreille, sans doute – mais qui en estompe le tour humoristique.

Le timbre est rond, plein, la voix sonore et insolente. **Arianna Venditelli** s'affirmera comme une merveilleuse interprète, pleinement engagée. L'émission est généreuse, arrogante, l'évidence radieuse. Les phrasés sont ciselés, sur un souffle long d'une rare maîtrise. Dans son ultime aria, l'air de bravoure « *Crude furie degl' orridi abissi* », toute sa virtuosité est au service d'une force expressive inouïe. Si

le rôle-titre, toujours sollicité, focalise l'écoute et le regard, aucun de ses partenaires ne démerite, chacun d'eux est en adéquation parfaite avec l'emploi. Romilda, d'une fidélité sans faille, est confiée à **Ana Maria Labin**. La clarté lumineuse de l'émission, la conduite de la ligne, la souplesse nous ravissent, même si le personnage, de par sa constance, retient moins l'attention que celui d'Atalanta, sa sœur, dont le tempérament, la rouerie sont servis à merveille par **Sunhae Im**. Cette dernière avait chanté Romilda, ici même, en 2014. Quelle qu'ait été la performance, il y a fort à parier que son timbre et sa personnalité s'accordent mieux à cette peste, qui n'aura pas trouvé chaussure à son pied au terme de l'ouvrage. Amastre, la fiancée délaissée, que Serse finira par épouser, est **Delphine Galou**, qui connaît bien son rôle et lui donne la drôlerie comme l'émotion attendues. Sa maîtrise vocale est incontestable ; elle demeure impressionnante dans ses arie « Se cangio spoglia » et , surtout, « Saprà delle mio offense ». Nous retrouvons **Lawrence Zasso** dans Arsamene. Sensible, crédule, passionnément épris de Romilda, ses nombreuses interventions (pas moins de 7 airs et 16 récitatifs) sont autant de moments d'émotion. Elviro, son serviteur insouciant et parfois pris de boisson, est remarquablement campé par **Riccardo Navarro**, dont on apprécie toujours les emplois de basse-bouffe. Enfin, **Luigi Di Donato** (que l'on retrouvera dans Les Indes galantes dans moins d'une semaine), nous vaut un Ariodate, général victorieux, père de Romilda et d'Atalanta, qu'il sert avec l'autorité et la bienveillance attendues. L'orchestre, réactif, précis, profond, se montre toujours attentif au chant qu'il accompagne avec goût. Les pages purement orchestrales (ouverture, sinfonia etc.) sont des moments de bonheur. Le continuo, souple, coloré participe à la réussite de la soirée.

COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, Cour des Hospices, le 19 juillet 2019. HAENDEL : SERSE. Vendittelli, Zasso, Galou, Labin, Ottavio Dantone.

HAENDEL / HANDEL : Serse, Drame per musica en 3 actes
sur un livret de Silvio Stampiglia, d'après celui de Nicola
Minato
créé à Londres au King's Theater Haymarket, le 15 avril 1738

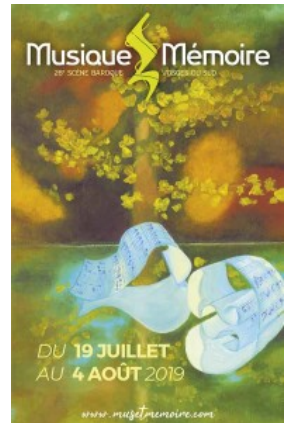
Serse : Arianna Vendittelli
Arsamene : Lawrence Zazzo
Amastre : Delphine Galou
Romilda : Ana Maria Labin
Atalanta : Sunhae Im
Ariodate : Luigi De Donato
Elviro : Riccardo Novaro

Accademia Bizantina
Ottavio Dantone, direction

COMPTE-RENDU, concert.
GRANDVILLARS, église Saint-
Martin, le 20 juillet 2019.
Francisco CORREA de ARAUXO
(1584 – 1654). Tientos.
Victoria, Morales... Jean-

Charles Ablitzer, orgue ibérique de Grandvillars, Vox Luminis.

COMPTE-RENDU, concert. GRANDVILLARS, église Saint-Martin, le 20 juillet 2019. Francisco CORREA de ARAUXO (1584 – 1654). Tientos. Victoria, Morales... Jean-Charles Ablitzer, orgue ibérique de Grandvillars, Vox Luminis. Au mérite du Festival Musique & Mémoire revient l'originalité de ce programme qui dévoile ce qu'ailleurs on écarte pour cause de focus trop « musicologique » : la verve en diable d'un auteur espagnol au carrefour du XVI^e et du XVII^e, soit **Francisco CORREA de ARAUXO** (1584 – 1654) dont l'oeuvre avait été en partie révélée dans le très bon coffret discographique publié par le Festival en mars dernier : coffret 2 cd / [EL SIGLO DE ORO. Jean-Charles Ablitzer, orgue espagnol de Grandvillars : Cabezon, Arauxo, Cabanilles... \(2 cd Musique & Mémoire, oct 2018\) – CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2019](#). En réalité rien de pontifiant ni de spécialisé : les spectateurs et festivaliers ont pu se délecter d'un exceptionnel récital engageant l'acoustique du lieu, la caractère de l'orgue, en adéquation parfaite avec la musique choisie.



Orgue et spiritualité de l'Espagne baroque

Cet après midi (17h), nous retrouverons l'orgue ibérique de Grandvillars, inauguré l'année dernière, et aussi l'organiste **Jean-Charles Ablitzer** qui en a piloté le chantier. Au final, l'instrument remarquable vient compléter le riche patrimoine d'orgues sur le territoire des Vosges du Sud, et se montre

parfaitement adapté au choix du compositeur et des partitions abordées ; les fameux Tientos dont 9 ici sont issus de son recueil publié en 1626. S'y libère une fantaisie libre qui frappe par son invention, qu'il s'agisse de la main gauche et de la main droite, Arauxo ayant toujours le souci des ruptures, des contrastes ; son écriture fourmille d'idées et de schémas imprévus, où s'affirment les vocalises infinies (pour les 2 claviers) comme ce goût irrépressible des accents harmoniquement dissonants. Après l'atelier vénitien, celui flamboyant, sensuel, majestueux de [Giovanni Gabrielli, incarné par La Fenice / Jean Tubéry \(concert à Lure, ouverture de ce 26è Festival Musique & Mémoire, la veille au soir](#) : vendredi 19 juillet 2019), voici l'éblouissante virtuosité expérimentale d'Arauxo, prêtre et compositeur, organiste à Séville et Ségovie, probablement d'origine portugaise.

La verve et l'imagination de ce prodigieux conteur indiquent un tempérament hors normes qui permet de mesurer les ressources saisissantes de l'orgue ibérique ainsi magnifié, d'autant que le jeu de **Jean-Charles Ablitzer** répond aux défis de partitions surprenantes : précis et nuancé, virtuose et détaillé, il sait surtout indiquer le sens et la direction de pièces moins pédagogiques ou démonstratives que l'on veut bien le dire : des pièces de caractère, vrais défis pour l'interprète, dont il faut trouver le liant unificateur, le flux organique naturel pour en résoudre la succession d'épisodes très différents. Rond et percutant, aussi facétieux et inspiré que le compositeur lui-même, Jean-Charles Ablitzer offre l'illusion d'un concert aux épreuves résolues, entre expression et intention, comme si nous assistions à un concert d'improvisations en Espagne au temps d'Arauxo. Eloquente résurrection.



Le bel écrin de l'église Saint-Martin de Grandvillars assure une acoustique idéale pour ce type de répertoire : orgue et voix. Car les 9 tientos d'Arauxo ponctuent un itinéraire spirituel composé de pièces magistrales signées Victoria et

surtout Morales dont on demeure frappé par la piété à la fois austère et majestueuse (dernier épisode extrait de son *Officium Defunctorum* : *Parce mihi, Domine, / Nihil enim sunt dies mei* : « Epargne-moi Seigneur, car mes jours ne sont rien »). Si Victoria nous laisse apercevoir la lumière des béatitudes célestes, Morales ne cache rien de la terreur profonde qui réduit l'homme à la poussière et à la vacuité. Il faut absolument lire et approfondir la haute spiritualité de ses vers pour apprécier dans toute leur clarté onctueuse, le verbe articulé, le geste sonore d'une superbe cohérence collective de Vox Luminis.

« *Si j'ai péché, que t'ai je fait, à toi,
l'observateur attentif de l'homme ?
Pourquoi m'as tu pris pour cible,
pourquoi te suis à charge ?
Ne peux-tu tolérer mon offense,
passer sur ma faute ?
Car bientôt je serai couché dans la poussière,
tu me chercheras,
et je ne serai déjà plus. »*

La foi baroque espagnole s'impose ainsi par son réalisme cru (vers tirés du Livre de Job), son dénuement, son mysticisme tissé dans l'humilité et la vanité, un souffle qui est touché par la grâce et, déjà, simultanément l'insigne du renoncement (comme pour compenser l'orgueil de la prière). Vox Luminis ferme les interventions chorales par ce sublime énoncé qui renvoie à nos propres expériences intimes : une intonation

saisissante de sincérité, et dans la nef du vaisseau de Grandvillars, dans sa résonance idéale, la concrétisation musicale d'une conscience incandescente, presque rasserénée : l'imploration se fait dans la réalisation vocale, acte de tendresse, et déjà volonté d'apaisement. Par la magie des lieux, l'engagement des interprètes, la qualité propre d'un superbe orgue, le concert s'inscrit parmi les grands moments de Musique & Mémoire. Et pourtant, le programme qui suit à 21h dans le même lieu allait franchir un jalon supplémentaire.

COMPTE-RENDU, concert. GRANDVILLARS, église Saint-Martin, le 20 juillet 2019. Francisco CORREA de ARAUXO (1584 – 1654). Tientos. Victoria, Morales... Jean-Charles Ablitzer, orgue ibérique de Grandvillars, Vox Luminis.

CD : El Siglo de Oro (Jean-Charles Ablitzer / Festival Musique & Mémoire, 2018)

CD, événement, critique. EL SIGLO DE ORO. Jean-Charles Ablitzer, orgue espagnol de Grandvillars : Cabezón, Cabanilles... (2 cd Musique & Mémoire, oct 2018). En 2 cd, remarquablement édités (livret et illustrations de grande valeur, détaillant les qualités de l'instrument ibérique récemment inauguré à Grandvillars, en oct

2018), le coffret à l'initiative du festival Musique & Mémoire souligne l'œuvre de défricheur de l'organiste Jean-Charles Ablitzer (par ailleurs artiste associé du Festival des Vosges du sud) ; sa recherche sur l'organologie élargit toujours les champs de connaissances comme elle ne cesse de poser des



questions sur la manière d'interpréter une très riche littérature musicale. S'agissant de l'orgue ibérique, voici un jalon indiscutable qui lève le voile sur la diversité des écritures comme l'originalité de la facture instrumentale à l'époque de Charles Quint et de ses successeurs... [Lire notre critique intégrale du cd El Siglo de oro \(Jean-Charles Ablitzer / Festival Musique & Mémoire, 2018\)](#)

COMPTE RENDU, critique, opéra. ORANGE, Chorégies le 12 juillet 2019 : ROSSINI : Guillaume Tell. Massis, Courjal... Capuano / Grinda

COMPTE RENDU, critique, opéra. ORANGE, Chorégies le 12 juillet 2019 : ROSSINI : Guillaume Tell. Massis, Courjal... Capuano / Grinda. « Ô temps, suspends ton vol... » ...C'est ce qu'on s'est bien gardé de dire par prudence, malgré Lamartine et son rêve de temps suspendu, à ce Guillaume Tell, dont l'excessive longueur, malgré les coupures, furent les pépins de la fatale pomme de l'homme à l'arbalète. Rossini dont on connaît l'humour et le sens de l'autodérision, ironisait lui-même sur la longueur de son opéra : on ne lui fera pas l'injure de le contredire.



Longueurs

On est heureux de retrouver sur scène cette œuvre rare d'un musicien que son élégante légèreté fait passer à tort pour léger, le succès d'une poignée d'opéras-bouffes (cinq indiscutables réussites sur quatorze œuvres drôles) occultant une production totale de trente-huit opus, où dominent largement les drames, les opéras serias dans la tradition du bel canto baroque. Mais, justement, si les reprises, les répétitions, qui allongent démesurément les opéras baroques se justifient esthétiquement par l'aria da capo, dont le retour orné par l'interprète fait musicalement toute la volupté inventive, ce n'est plus forcément le cas dans ce type d'ouvrage annonciateur d'un autre genre de déclamation lyrique, où la reprise rhétorique immuable avec caballete et chœur n'apporte guère à la musique, et rien à l'action, la freinant considérablement. Sans doute pouvait-on raboter encore un peu, usage courant à l'époque bien pratiqué par

Rossini lui-même. Mais, notre temps, souvent ignorant de l'autre, voue un respect sacré à l'intangibilité de textes, les figeant dans un marbre mortel à la souple matière d'un art vivant : la sacralisation de la lettre sacrifie l'esprit qui y présidait.

Bref, on ne jouera pas non plus l'hypocrisie diplomatique ou courtisane, trop longtemps assis, malgré les coussins, sur la rudesse plus spartiate que romaine des gradins impitoyables de pierre du théâtre antique, de s'écrier et d'écrire –après coup– après les plaintes murmurées de bouche à oreille, qu'on a été longuement heureux de la soirée : l'enthousiasme final du public peut être aussi un soulagement de la fin, et s'adresse aux admirables interprètes qui le justifient hautement, qu'on peut applaudir à deux mains. Un théâtre plein, mais pour une seule soirée, n'est pas non plus un argument pour parler de succès, encore que le mérite d'un spectacle ne se mesure pas au nombre de spectateurs, critère d'une grégarisation démagogique. Non, c'était bien et bon de revoir l'homme à la pomme, au risque, inévitable, de quelques pépins.

Belle musique pour drame raté

Narration plus qu'action

On ne se donnera pas le ridicule de jouer au perroquet, savant d'emprunt, en répétant les beautés musicales de l'ouvrage qu'analyse magistralement Berlioz, par ailleurs ès maître en longueurs et langueurs, souvent sublimes : on lira ses remarques passionnantes dans le beau livre programme de la soirée, et rappelons, pour ceux qui ont besoin de cautions

rassurantes, les éloges de Wagner, qui fait rarement court. Les opéras longs abondent mais le temps y semble moins dur et moins durer quand la trame musicale en exalte le drame, soutenant la tension et l'attention. Ce n'est pas exactement le cas avec Guillaume Tell. Dès la magnifique ouverture bien connue, c'est une symphonie pastorale, alpestre, avec voix soliste et chœurs plus qu'une tragédie dont les péripéties en actes, en action, nourriraient le suspense haletant : le poétique et pacifique ranz des vaches pastoral ayant le pas ici, sans passer outre, sans l'affronter, s'y confronter, sur le cor, la corne guerrière épique toujours lointaine, en coulisses : pas de corps à corps, ni taureau pris par les cornes, front à front du conflit ; le choc face à face entre le héros Guillaume et son ennemi Gessler est toujours trop différé pour soutenir l'intérêt dramatique. Bref – ou long – c'est le méchant qu'on attend, jusque-là aussi invisible que l'Arlésienne de Bizet.

C'est sans doute là où, dramaturgiquement, le bât blesse, ou plutôt, ne blesse pas. Dans son discours de 1784 Was kann eine gute stehende Schaubühne eigentlich wirken ? ('Quel peut être l'effet d'un bon théâtre ?') Schiller, partisan d'un théâtre moralisateur pour révoquer la critique de Platon et rétorquer à la condamnation, pour immoralité, du prude Suisse Rousseau, tout féru de tragédie grecque et de classicisme français, Schiller donc, respecte les « lois de la bienséance » qui évacuent tout acte violent de la scène, le renvoie en coulisses, les spectateurs et acteurs n'en ayant qu'un récit et non un acte. Or, le narratif, est contraire de l'action, dont il freine la dynamique et la dynamite des explosions des antagonismes.

Ainsi, au milieu de la trop longue célébration des trois mariages, Leuthold surgit à la fin, narrant la mort qu'il a infligée à l'Autrichien violeur de sa fille : parole contre acte en coulisses. Quand apparaît son poursuivant Rodolphe, il a déjà disparu et, avec lui, l'affrontement. À la fin de l'acte II, c'est encore un récit qui narre la mort de Melchtal. Ce n'est qu'au bout de près de trois actes, au

milieu du IIIe, qu'apparaît enfin le méchant, Gessler, qui n'a que sa méchanceté perverse en infligeant à Guillaume l'épreuve du tir à la pomme sur la tête du fils, pour imposer sa noirceur absolue en une seule scène, la seule vraiment dramatique de l'œuvre, encore que trop abrégée, pour le coup, par rapport à la montée progressive de la tension dramatique de la pièce originelle. Le dernier acte n'est qu'un précipité d'actions racontées, dont la mort de Gessler, même visualisée ici par son cadavre.

RÉALISATION et INTERPRÉTATION



Comme c'est devenu une habitude, pour ne pas encombrer l'immense plateau, des décors réduits au minimum (plaque tournante, chaises, estrade, cuirassé par, étendards et blasons d'Éric Chevalier dans des lumières ténébreuses de Laurent Castaingt), des vidéos (Arnaud Pottier et Etienne Guiol), projetées sur l'écran du mur en tiennent lieu : d'abord une carte de l'Helvétie, des cantons, qu'un zoom plongeant matérialise en montagnes, puis forêts et lacs. On n'en peut dire grand chose : belles peut-être perçues frontalement à en juger par les photos, mais, du rang latéral de la critique, elles sont d'un flou plus impressionniste qu'impressionnant. Seule, pierre contre pierre d'un pouvoir érigé, la place, forte, du pouvoir, bien perçue en angles nets et durs avec ses aigles faussement impériales d'un empire autrichien qui n'existait pas alors.

Empire autrichien, nationalisme ?

En effet, l'Empire autrichien (Kaisertum Österreich) n'a existé, nominalement et officiellement, que de 1804 à 1867, confondu avec le médiéval Saint-Empire romain germanique, fédération politique de principautés, d'états indépendants d'Europe centrale et occidentale, principalement de Germanie et d'Italie (mais, relevant de la Bourgogne, la principauté d'Orange en faisait partie et la Suisse aussi). C'était une volonté de continuer l'empire carolingien de Charlemagne, lui-même à prétention de prolonger l'empire romain, devenu catholique, par définition du nom à vocation universelle. L'Empereur était élu par des princes électeurs. Il est vrai que les Habsbourg en accaparent la couronne au XVI^e siècle : François I^{er}, candidat, échouera à se faire élire face à Charles I^{er} d'Espagne, devenu Charles Quint d'Allemagne. Après le sacre de Napoléon I^{er} en 1804, le dernier empereur romain

germanique, François II, dissout l'Empire en 1806 et se proclame empereur d'Autriche.

Mauvaise image des empires, c'est sûr, surtout en 1829 après l'impérialisme napoléonien qui fait éclore les malheureux nationalismes du XIXesiècle que le XXea payé cher et qui menacent encore. Mais l'honnêteté historique oblige à dire que l'on doit à l'Empire romain la seule longue période de paix, la pax romana, du premier au second siècle de notre ère, que l'Europe n'a retrouvée qu'avec son union, dépassant ses frontières, depuis 1957. C'est dire si l'idéologie nationaliste est à manier avec prudence aujourd'hui. Exclusif, enclos dans ses frontières et la haine des autres, le nationalisme est à distinguer du sentiment patriotique, amour inclusif des siens qui ne rejette pas les autres. Dans l'œuvre, on voit bien que c'est l'amour, comme dans Roméo et Juliette, incarné par Arnold et Mathilde, qui permet ce pacifique dépassement de la haine nationaliste pour aller vers l'Autre.

Jean-Louis Grinda prend l'ouvrage dans sa littéralité, la lutte d'un peuple pour la liberté contre ses suzerains comtes Habsbourg, l'alliance entre les cantons d'Uri, Nidwald et Schwitz, qui donnera son nom à la Suisse à laquelle le Serment de Grütli de 1291 donne naissance et conscience. Ce n'est pas traité au niveau d'une réflexion politique par ailleurs bien difficile à matérialiser, il faut le reconnaître, le simplisme des personnages en noir ou blanc, sauf le couple amoureux n'y contribuant guère.



Il a sans doute assez de la gageure, du défi que de mettre en scène et place en ce lieu démesuré cette œuvre plus statique que dynamique. Elle est nourrie en foule de chœurs redoublés de l'Opéra de Monte-Carlo et du Capitole de Toulouse (et l'on saluera la coordination chorale de Stefano Visconti). S'ajoute avec bonheur le Ballet de l'Opéra Grand Avignon : entre les chanteurs choristes et les danseurs, il y a une belle osmose grâce à la chorégraphie d'**Eugénie Andrin** qui donne l'illusion que tout le monde chante et que tous dansent. C'est d'un très

bel effet : la nuée d'enfants, tendre envol d'oiseaux fragiles, ajoute sa grâce aux réjouissances adultes. Dans l'acte III, la scène antithétique de foule et de massacre, avec viol et violence sur des jeunes filles symbolisant la Suisse, en est un sombre rappel. C'est finalement cette pulsation chorégraphique bien conçue qui donne au spectacle un dynamisme que le drame n'en pas en soi.

Belles images aussi, l'apparition de rêve d'**Annick Massis**, amazone bleu sombre sur cheval blanc ; le cercle tournant, les chaises vides devenant prie-Dieu pour le magnifique trio de ferventes voix féminines, Mathilde, Hedwidge et Jemmy, puis occupées par la vague de femmes, fatales victimes de la fureur des hommes.

Aidé par son fils, Guillaume Tell labourant à la force de son dos son lopin de terre, est désigné sans doute comme un nouveau Cincinnatus n'abandonnant son champ que pour sauver la patrie et y revenant humblement sitôt l'exploit accompli. L'image naïve de la petite fille semant à la fin le sillon tracé au début par le petit garçon ne messied pas à cette idylle, à cette pastorale d'un Schiller tourné vers l'Antique, presque virgilienne par l'exaltation de la bergerie et de l'agriculture, répondant aux Bucoliques et Georgiques de Virgile : il y manque, par sa moindre proportion, l'épopée de l'Énéide de la trilogie poétique répondant aux trois styles rhétoriques, moyen, bas et sublime, qui seront le modèle du classicisme européen, encore que l'orage, la convulsion de la nature relève de ce de dernier, pourtant glosé dans une dissertation par le dramaturge allemand.

Dans l'académisme accablant de déjà vu depuis cinquante ans du mélange d'époques, les solides costumes aux teintes terriennes (**Françoise Raybaud**) traversent des âges indéfinis : indémodables robes paysannes des femmes à difficile assignation historique ; fils de Tell en jaquette XVIIIesiècle et autres personnages vêtus de gilets et pèlerines à la mode du temps de Schiller, Mathilde en belle tenue amazone à l'image viscontienne de Sissi, soldats autrichiens en redingote et képis XIXesiècle sur une sorte de cuirassé,

(humoristique image d'une marine suisse ?) peut-être pour assimiler la défaite des Autrichiens à la fin de l'Empire d'Autriche ? Il faut reconnaître alors que ce n'est pas une vaine victoire de l'arbalète contre des fusils !

Pas une faille dans la distribution où dominant les voix sombres parmi les hommes mais, d'entrée, le ténor **Cyrille Dubois** en pêcheur filet en main pour pêcher sa belle, nous berce d'une barcarolle dentelée de douces vocalises, invitation amoureuse au voyage, pleine de grâce, qui sonne délicatement comme un adieu ému de Rossini à une tessiture qu'il a chérie dans ses œuvres ; baryton, **Julien Véronèse**, arrive, éperdu, perdu dans le drame qu'il vient de vivre en père vengeur et campe et décampe un sonore Leuthold dont l'angoisse est aussi palpable que l'arrogance de lame froide du ténor **Philippe Do** en officier Rodolphe, l'exemple du parfait serviteur exécuter, sans état d'âme, de ses maîtres. Large voix un peu mouvante mais émouvante, basse, **Philippe Kahn** est le parfait patriarche Melchtal, l'image de l'Ancien inventée par Rousseau qui haïssait la jeunesse et pétri et pétrifié par la phase –sinon vraie face– vertueuse de la Révolution française dans ses modèles antiques livresques du vieillard soi-disant dépositaire de la Sagesse : bref, moralisateur et radoteur. Autre basse, **Nicolas Cavallier**, avec toute son élégance, cavalière littéralement, est malheureusement pour nous un épisodique Walter conspirateur. Dernière et première basse, **Nicolas Courjal**, en méchant Gessler : sa sombre voix souvent nuancée de tendresse, est ployée ici, employée, non sans humour sans doute pour lui, à la noirceur intégrale d'un héros digne des palpitants romans gothiques et sadiens, ondes sombres, inverses et adverses, du Siècle des Lumières. Seul personnage un peu complexe, Arnold, est incarné par le ténor **Celso Albelo** qui passe par divers états affectifs, ami gêné de son amour pour une Autrichienne, amant heureux puis déchiré, fils douloureux et patriote indigné appelant aux armes, avec la même crédibilité vocale dans des airs du meilleur Rossini qui vont de l'élégiaque aveu amoureux intimiste à la vaillance du héros appelant à la

révolte, beauté du timbre, sûreté des aigus, pureté des nuances.

Côté dames, on est content d'applaudir, dans le rôle travesti du fils Jemmy, la jeune **Jodie Devos** qui tire avec vivacité son épingle, son carreau d'arbalète du jeu, avec une acuité autant scénique que vocale. Dans le rôle de la mère et femme de Guillaume Tell, **Nora Gubisch** déploie le sombre miel chaleureux et maternel de son timbre rond, large, aisé, qui, dans le trio déjà cité des trois chanteuses priant, s'enroule autour de l'argent de la voix de l'enfant et mêle sa douceur douloureuse à celui, onctueux, de lait tendre, d'une **Annick Massis** qui niche toujours, comme je l'ai déjà dit, des rossignols dans son gosier : air rêveur ou héroïque, c'est la même intelligence vocale, la même miraculeuse technique qui se joue avec naturel des pièges redoutables du bel canto rossinien, vaincus avec volupté, sans la moindre apparence d'effort, présence noble, souveraine, poétisée par son entrée, surgie d'un rêve de la forêt, sur son beau destrier, au sens précis du terme, mené de la main droite par son écuyer.

Dans le rôle-titre, le baryton **Nicola Alaimo**, qu'à Marseille nous avons trouvé, en Rigoletto, dans son duo avec Gilda, un peu routinier à l'italienne, mécanique, impose ici avec évidence sa masse montagnarde, la santé alpestre de sa voix de roc, digne écho des vallées, mythique héros de déjà stature toute prête pour la statue de pierre mais, dans la scène terrible de devoir tirer un carreau d'arbalète sur la pomme sadiquement posée par Gessler sur la tête de son fils, ce personnage monolithique trouve des accents émouvants dans ses suppliques au tyran qui brisent son imperturbable carapace, sa cuirasse caractérielle apparemment invincible. On a déjà dit la beauté des chœurs dansants.

À la tête de l'**Orchestre philharmonique de Monte-Carlo**, **Gianluca Capuano** mène ce vaste monde du plateau et de la fosse d'une baguette souple et magistrale, certains lui reprochant d'accélérer parfois, ce dont on ne lui en voudra pas. Le vent follet se levant et soulevant les partitions

malgré les rituelles épingles à linge en ce lieu, avec une chaleur qui nécessitera plusieurs fois l'intervention efficace des secouristes discrets pour évacuer des spectateurs victimes de malaise, on ne négligera pas, à Orange, pour juger orchestre, chef et musiciens, ces détails capitaux qui jaugent l'exécution humaine matérielle de la plus immatérielle des musiques. À cet égard, on ne saurait trop saluer **Paulin Reynard**, inconfortablement agenouillé devant le pupitre du chef durant tout ce long spectacle, pour assurer « la tourne » de la partition malmenée par les caprices du vent.

COMPTE RENDU, critique, opéra. ORANGE, Chorégies, Théâtre Antique, le 12 juillet 2019. ROSSINI : Guillaume Tell. Massis, Courjal... Capuano / Grinda.

GUILLAUME TELL

Opéra en 4 actes

Musique de **Gioacchino Rossini** (1792-1868)

Livret de Victor-Joseph Etienne de Jouy et Hyppolyte-Louis-Florent Bis

Création : **Paris, 1829**

d'après la tragédie *Wilhelm Tell* (1804)

de Johann Christoph Friedrich Schiller

Guillaume Tell de Gioacchino Rossini

DIRECTION MUSICALE : Gianluca Capuano

MISE EN SCÈNE : Jean-Louis Grinda

DÉCORS : Éric Chevalier

COSTUMES: Françoise Raybaud

ECLAIRAGES: Laurent Castaingt

CHORÉGRAPHIE: Eugénie Andrin □ VIDEOS: Arnaud Pottier & Etienne Guiol

GUILLAUME TELL: Nicola Alaimo

MATHILDE: Annick Massis

ARNOLD: Celso Albelo

JEMMY: Jodie Devos

HEDWIDGE: Nora Gubisch

WALTER FURST: Nicolas Cavallier

GESSLER: Nicolas Courjal □ RUODI: Cyrille Dubois

MELCHTAL: Philippe Kahn

RODOLPHE: Philippe Do

LEUTHOLD: Julien Véronese

Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo

Chœurs de l'Opéra de Monte-Carlo

(Stefano Visconti) et du Théâtre du Capitole de Toulouse
(Alfonso Caiani) □ (Coordination chorale : Stefano Visconti)

Ballet de l'Opéra Grand Avignon (Éric Bélaud)

Photos :

Massis à cheval (© Bruno Abadie);

Photos Philippe Gromelle : Guillaume et fils, labourant
(Alaimo, Devos);

L'épreuve de la pomme (Devos, Courjal)